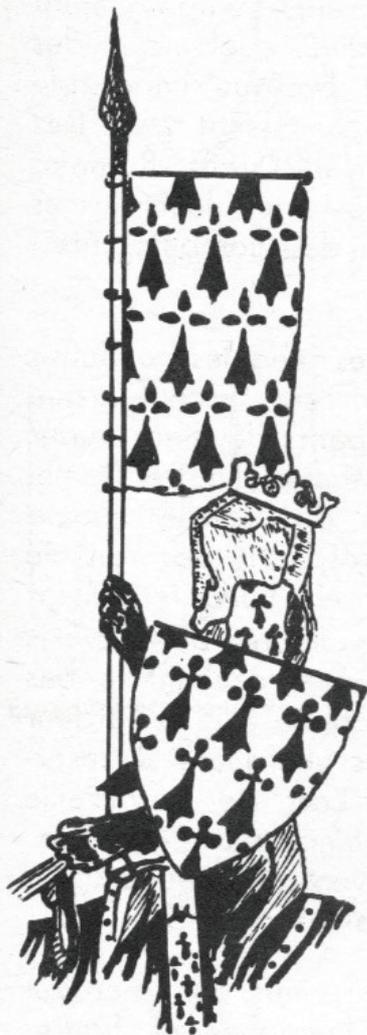


ASSOCIATION
DES
RÉSERVISTES
DU
CHIFFRE

Nouvelle Série — N° 2 — 1974

L'HÉRALDIQUE

Un art militaire méconnu



L'art héraldique est souvent représenté comme un art désuet, en voie d'extinction parce que se référant à un trop lointain passé ainsi qu'à des règles confuses et parfaitement hermétiques pour les non-initiés.

Pourtant, la renaissance de cet art s'accomplit journallement sous nos yeux. Il n'est pas de firmes, d'entreprises, de marques, de sociétés, de partis politiques même qui ne veuillent arborer un blason ou quelque signe de distinction. Des deux chevrons d'une marque de voiture à l'échelle d'assaut d'une marque de bière allemande ou à l'écureuil d'une caisse d'épargne, nous assistons à l'apparition de ces signes distinctifs qui n'ont d'autres équivalents, dans l'histoire de l'héraldique, que certains signes lointains que portaient sur leurs boucliers, les guerriers du moyen-âge.

LES ORIGINES DE L'HERALDIQUE.

Car c'est bien au moyen-âge que l'héraldique prit naissance. Certains descendants de nos lointains chefs de guerre portent encore avec une fierté jalouse, les armes de leurs ancêtres. Ils les transmettent à leurs héritiers comme un témoignage de leurs origines, des exploits et nobles alliances qui illustrèrent leur lignée.

Le souvenir des batailles nous en fera vite comprendre les origines. Le roi d'Aragon, par exemple, portait un simple écu d'or. Geoffroy le velu qui se battait sous ses armes, fut grièvement blessé au cours d'une bataille qu'il menait contre les Normands, aux côtés de Charles-le-Chauve. L'Empereur vint le reconforter et « **trempa dans le sang d'iceluy les quatre doigts de sa main dextre et les glissa du haut en bas de l'escu faisant**

par ce moyen la figure de quatre pals à la couleur de sang et d'or, depuis lequel temps les comtes de Barcelonne et de Provence et les roys d'Aragon les ont retenus jusques à présent. »

Il n'en était pas ainsi au temps de la préhistoire où les clans se battaient sans pouvoir se reconnaître, faute de signes distinctifs. On imagine les mêlées sanglantes où les frères s'empoignaient parfois, ne s'identifiant qu'après s'être asséné quelques rudes horions. Par contre, dans l'antiquité, il était presque impossible que les guerriers d'un même clan ne se reconnussent pas. Des documents nous en laissent la preuve. Perses et Grecs, Romains et Gaulois étaient si différents dans leurs costumes, leurs armes ou leurs équipements que la confusion, lors des combats, était impossible.

Il en alla tout différemment lors des guerres féodales conduites sur un même territoire. Les combats y devinrent si confus que pour se reconnaître et se stimuler, les participants devaient hurler leur cri de guerre. Montjoie, Saint-Denis ! Montjoie notre Dame, Saint-Georges ! ont résonné sur les champs de bataille comme une invocation pieuse et ferme, au profit respectif des rois de France et d'Angleterre. Mais tous ces guerriers hurlants étaient habillés de la même façon : casques de cuir cloutés ou couverts de métal, capuchons de mailles, nasals, broignes cachant le bas du visage. Le manque de discipline et de tactique allié à l'ardeur primaire des opposants donnèrent aux mêlées une allure si désordonnée qu'on n'y reconnut plus les siens. Lors de la bataille d'Hastings, en 1066, où le roi Harold fut vaincu par Guillaume-le-Conquérant, ce dernier ne dut-il pas enlever son heaume pour être reconnu de ses Normands qui le croyaient mort ?

C'est donc tout naturellement qu'apparurent des marques distinctives de ralliement sous la forme de signes et figures peintes. Les boucliers et bannières les reçurent les premiers. L'héraldique était inventée.

Les larges boucliers des combattants à pieds qui pouvaient d'ailleurs servir de civière pour le transport des blessés (1 m 60 de hauteur pour certains), offrirent une large surface appelée **plaine** pour la décoration. Dès lors, chaque seigneur eut sa marque distinctive ou ses armes, simples et bien visibles pour être identifiées partout et par tous.

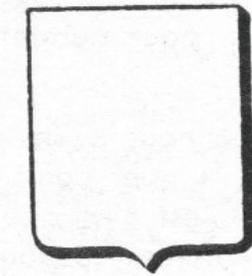
LES FORMES D'ECUS.

Au fur et à mesure que les armes et les armures se perfectionnent, le bouclier qui sert de reconnaissance et principalement de protection, va diminuer de surface. A la fin du XII^e siècle, il ne sert plus de civière après la mêlée puisqu'il atteint à peine

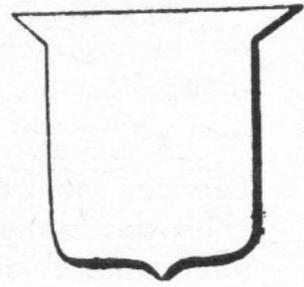
LES PRINCIPALES FORMES D'ECUS



Français - XIII^e siècle



Français - XV^e siècle



Anglais



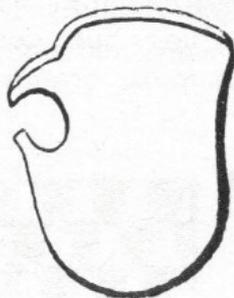
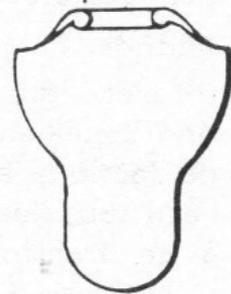
Espagnol et pays du
midi - XIV^e siècle



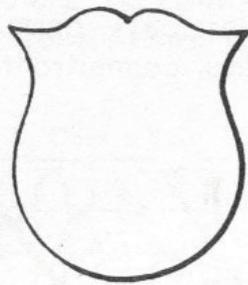
Suisse



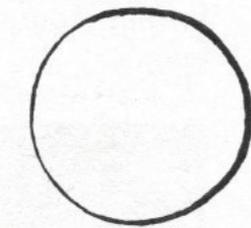
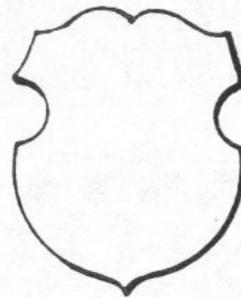
Italie



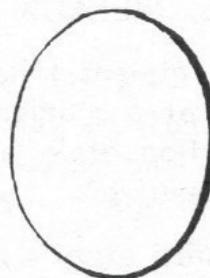
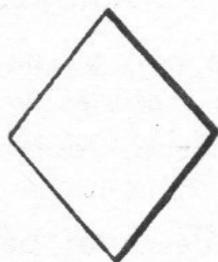
Europe Centrale



Polonais



Romains puis arabe
puis Italien



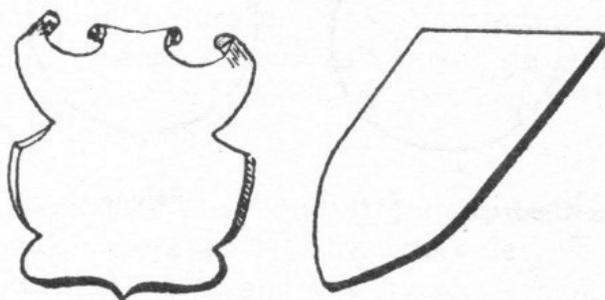
Dames et Demoiselles

45 centimètres de long. Sa forme va d'ailleurs varier progressivement. La planche ci-contre tend à répertorier les principaux écus (ou boucliers) selon leurs formes.

Le bouclier apparaît parfois portant une échancrure à droite ou des deux côtés, pour permettre le passage et servir de point d'appui à la lance.

Le souvenir que nous avons des écus distinguant nos Armes et Services montrent à quel point la licence s'est fait jour dans le choix des formes. C'est ainsi que l'écu en losange qui était réservé aux dames et demoiselles ne pouvant porter d'emblèmes militaires, apparaît quelquefois sans raison historique, sur nos vareuses militaires. Nous ne saurions trop conseiller aux amateurs d'héraldique de prendre conseil d'experts avant de réaliser les blasons que porteront grâce à eux et après eux, des générations de soldats.

L'écu gravé sur le bouclier va connaître des formes diverses, principalement aux XIV et XV^e siècles. Avec les changements de tactique et d'armures, le bouclier disparaîtra peu à peu mais l'écu subsistera toujours comme signe de distinction et continuera à se transformer suivant des règles non plus militaires mais esthétiques. Il subira l'influence des architectes et sculpteurs pour devenir parfois, par la prolifération d'échancrures et de contournements en volutes, une œuvre d'art qui n'a plus rien d'héraldique. L'artiste réalisateur qui a parfois oublié, ou n'a jamais connu le sens de l'héraldique, se livrera à des fantaisies telles qu'il cherchera plus à flatter la vanité de son client qu'à représenter sa marque de dignité. C'est dans les pays germaniques que ces formes tourmentées et compliquées connaîtront la plus grande faveur.



LES COULEURS, METAUX ET FOURRURES.

Les boucliers étaient faits de bois ou de métal. Devant être faciles à porter et à manier, le matériau le plus souvent choisi pour leur confection était le tilleul découpé en petites planches assemblées par des rivets.

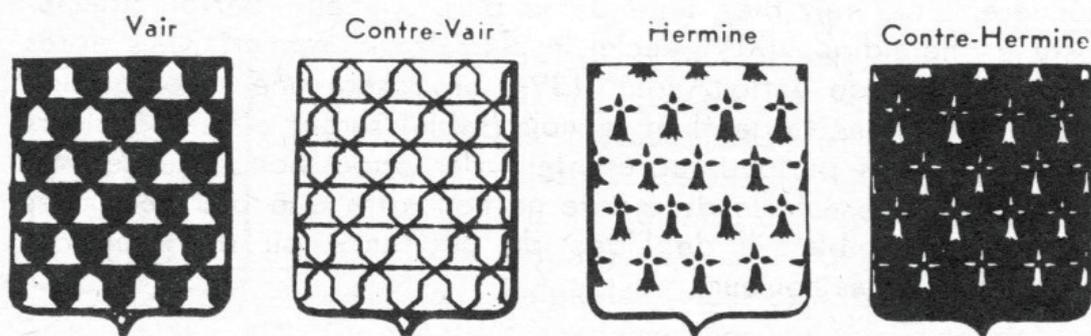
Faute d'artistes experts en dessin et peinture, les boucliers étaient souvent peints d'une couleur uniforme. Ces couleurs appelées émaux sont au nombre de six : le rouge (gueules), le

bleu (azur), le noir (sable), le vert (sinople), le pourpre et l'orangé (peu usité). La couleur carnation (couleur chair) d'invention récente et fort peu héraldique, est employée pour le corps humain (angélique) lorsque celui-ci figure au blason. A ces couleurs peuvent s'en ajouter deux autres mais qui sont appelées **métaux** : le blanc (argent) et le jaune (or).

Ces couleurs sont toujours appliquées dans leur teinte originale et ne doivent subir aucun mélange. Elles sont employées dans leurs teintes plates et franches, séparées par un filet de métal. C'est la technique du champlévé qui consiste à ne jamais mettre un émail sur un émail ou un métal sur un métal.

Pour protéger leurs boucliers et amortir les chocs, certains guerriers recouvraient ceux-ci de peaux de bête. L'héraldique allait adopter ces **fouurrures** comme un élément décoratif. Cette mode très en vogue en Europe dès l'antiquité vit l'adoption de tissus, de cuirs tannés ou bruts, de peaux de moutons, de zibeline site dable (que, par oubli, on compte parmi les émaux), de vair, petit écureuil de Russie au ventre blanc et dos bleuâtre, d'hermine dont la robe est d'une blancheur éclatante, avec le bout de la queue noir.

Les deux fourrures ou pannes que retiendra l'héraldique sont le **vair** et l'**hermine**. Elles sont stylisées. L'hermine se présente sous la forme d'un semis de croisettes noires à queues trifurquées ou terminées par cinq pointes, ou une touffe poilue. Le vair est représenté par des motifs en forme de clochettes bleues alignées horizontalement. Dans le contre-vair, une rangée sur deux est inversée. Dans la contre-hermine, les couleurs sont inversées.



Pour permettre la reproduction des couleurs ne pouvant être peintes, le père Piètra Santa imagina, en 1636, un code les représentant. Les hachures conventionnelles ont une signification qui ne permet aucune confusion. Leur usage est si commode qu'il a été conservé jusqu'à nos jours. On peut donc décrire uniquement par des traits, sans couleur à l'appui, n'importe quel blason.

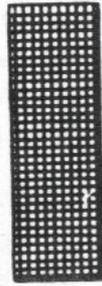
gueules (rouge)



azur (bleu)



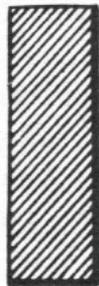
sable (noir)



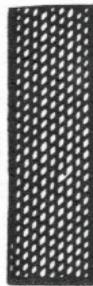
sinople (vert)



pourpre



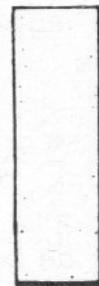
orangé



or



argent

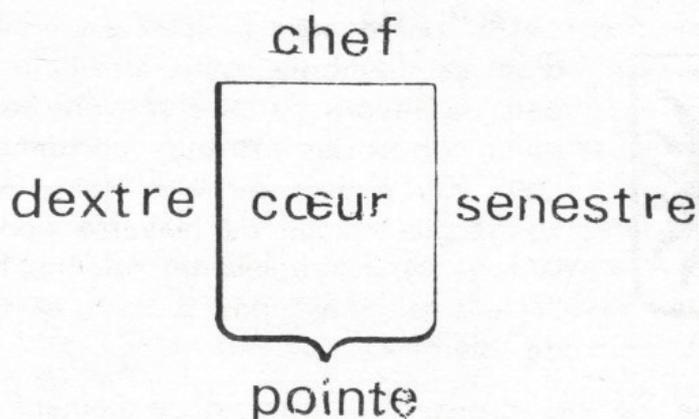


Parmi les couleurs précitées, toutes n'étaient pas considérées au moyen-âge comme signe évident de dignité. Les plus anciens théoriciens du blason avaient établi une classification. Les couleurs étaient alors d'autant plus nobles qu'elles reflétaient mieux la lumière. L'or était bien entendu le plus lumineux. Bartoli, spécialiste en héraldique (XIV^e siècle) le classait le premier. Mais après lui, Johannes de Bado Auréo (1394) proposera une théorie selon laquelle le blanc (argent) et le noir (sable) seront classés couleurs les plus nobles puisque représentant par opposition la lumière et l'ombre. Cette échelle de mérite ne connaîtra que peu de succès en raison, semble-t-il, de l'idée de pénitence ou de deuil qui s'attachait à ces couleurs.

LES FIGURES :

Sur les fonds de couleurs des boucliers vont s'inscrire de multiples figures, traits horizontaux, verticaux, obliques, courbes... des divisions, fascés, burelés, écartelés, fascés, pals, croix... dont l'agencement multiplie à l'infini les possibilités de combinaisons. Nous ne pouvons citer toutes les figures que l'on peut trouver sur un blason pas plus que les pièces appelées **charges** qui peuvent y être rapportées.

Pour la lecture de ces figures, l'écu est toujours supposé tenu par un chevalier et se regarde, se lit, comme un visage humain. Son flanc droit (dextre) est à notre gauche, son flanc gauche (senestre - du latin *sinistrum*, gauche) à notre droite. Le chef ou haut de l'écu est encore appelé campagne ou champagne. Le centre peut être appelé milieu ou encore cœur ou abîme.



LES MEUBLES.

Ils représentent, comme leur nom l'indique, toute pièce mobile rapportée sur le champ de l'écu ; ces meubles peuvent être eux-mêmes chargés ou surchargés. Ils sont, comme les figures et pièces, extrêmement nombreux. Citons les plus souvent employés.

...quelques fleurs :



Sans faire de chauvinisme, nous pouvons affirmer que la **fleur de lys** est un des plus beaux motifs héraldiques. Elle figure sur de nombreux blasons depuis le XII^e siècle. Le lys deviendra l'emblème des rois de France, comme le léopard celui de l'Angleterre, le lion celui de la Belgique, l'aigle celui de l'Allemagne.

On se perd en conjectures sur l'origine de cet emblème et sur la date de son avènement. La fleur de lys est-elle une stylistique de l'abeille que portait en bijou, Childéric I^{er} ; est-elle dérivée, par sa ressemblance certaine, de la fleur d'eau qui occupait nos pays marécageux habités par les Francs ; est-elle un motif floral dérivé du lotus souvent reproduit sur les blasons de l'est méditerranéen ; est-elle tout simplement une reproduction d'un javelot, de l'angon ou francisque de nos ancêtres ? Nul ne le sait encore. Les amateurs de légende prétendent qu'elle fut apportée par un ange qui la substitua aux trois croissants de

l'écu du roi lors du baptême de Clovis. Le problème de son origine a fait couler beaucoup d'encre et n'est toujours pas résolu.

Outre la fleur de lys, citons la rose. Mais la flore comprend tant de végétaux qu'elle permet les représentations les plus diverses : tierce, quarte, quinte feuilles, arbres, fruits, céréales...

...quelques astres :



Si l'on regarde le **soleil** sur les blasons, il est d'or et flamboie généralement d'un nombre pair de rayons (le plus souvent seize). L'orgueil et la vogue des attributs personnels conduiront Louis XIV à délaisser le blason à trois fleurs de lys accolé à celui de Navarre pour lui préférer l'image du Roi-Soleil, un soleil à face humaine. Si le soleil n'est pas d'or, il est dit « ombre de soleil ».

La lune ou ses croissants furent généralement adoptés par les pays d'Orient.

L'étoile d'or à six branches, vidée de sa couleur et formée de deux triangles entrelacés, représente le sceau de Salomon ou étoile juive.

...quelques animaux :



Le lion est l'animal représenté le plus souvent. Il est le symbole du courage et de la magnanimité.

L'aigle très décoratif par son faisceau de plumes étalées a été adopté par de nombreuses lignées et empires : les tsars de Russie, Charlemagne, le Saint-Empire, Rome, l'Allemagne, les Etats-Unis, Napoléon I^{er}...

Les serpents sont peu employés. Disons simplement, pour la petite histoire, que les Grecs ornaient leurs boucliers de serpents ondoyants. Les deux serpents enroulés autour d'un bâton auraient été le symbole d'Hermès (ou Mercure). Ce dieu très compétent dans bien des domaines est devenu le patron de multiples activités. Le caducée des médecins, les pharmaciens, la finance en témoignent. Signalons encore que Colbert adopta la couleuvre parce qu'en latin, « coluber » se rapprochait de son nom.

Si nous regardons attentivement les blasons faits selon les règles strictes de l'héraldique, nous constatons que les animaux, les armes rapportés sont pour la plupart orientés vers la droite de l'écu (à gauche quand on le regarde). C'est en effet à droite que se situe l'action du chevalier. Tout animal orienté en sens inverse est dit abatardi ou fuyant.

Les alliances diverses que réaliseront les seigneurs conduiront ceux-ci à diviser leurs écus en **quartiers** où figureront alors les armes des possessions nouvelles. Mais cette habitude ne sera pas générale et bon nombre de seigneurs abandonneront souvent les blasons nouvellement acquis pour ne conserver que le leur. Par contre, les armes primitives se modifieront au cours des descendance successives, en particulier pour les cadets de famille qui devaient changer un détail de l'ensemble principal. Certains seigneurs imposeront même ces changements à leur gré, pour sanctionner leurs fils : animal avec ou sans langue, sans dents, sans griffes, sans queue... Certaines marques d'ignominie servaient à châtier les actions infâmantes des possesseurs de blason. C'est ainsi qu'au XIII^e siècle, Jean d'Avesne, coupable d'avoir voulu faire déclarer bâtards ses demi-frères et concubin le mariage de sa mère, vit le lion qu'il portait « diffamé », c'est-à-dire représenté à jamais sans queue ni dents.

Les ornements extérieurs.

Figurant d'abord sur les boucliers et bannières, les armes connurent de multiples représentations, sur le vêtement, la housse du cheval, le heaume, les tentes puis sur les sceaux, les monuments, les miniatures, les tapisseries, les tableaux. Les provinces, les corporations, les villes, les corps militaires, s'ils n'en sont pas déjà dotés, adopteront progressivement les leurs.

Très tôt, l'écu sera accompagné d'ornements extérieurs qui précisent les dignités, les fonctions et rangs des détenteurs. L'ensemble de ces représentations s'appelle les armoiries. Ainsi verra-t-on apparaître le **timbre**. Il se place au-dessus de l'écu. Reproduisant le heaume ou son cimier qui coiffaient le chef de guerre, le timbre illustrera lui aussi de nombreuses figures, dragons, chimères, échafaudage fantastique de plumes et animaux fabuleux ou tout simplement des couronnes indiquant le rang de ceux qui les servent. Du roi au plus modeste baron, tous voudront la leur. A leur image, le clergé adoptera la mitre, les magistrats le mortier, les bourgeois le chapeau (dérivé du chaperon du XV^e siècle) avec « retroussis d'hermine à deux pointes ». Napoléon lui-même fera timbrer ses blasons d'une toque. Lorsque la révolution française passera, elle abolira le port des blasons croyant détruire ainsi le signe représentatif des familles de la noblesse. Mais l'on sait que sous l'ancien régime, sur dix blasons,

Placés à droite et à gauche de l'écu, se trouvent tantôt les **tenants** si ce sont des êtres humains, tantôt des **supports** quand ce sont des animaux, des plantes ou des objets inanimés. Les supports et tenants échappent à la règle des émaux, c'est-à-dire qu'ils peuvent être peints de couleurs diverses.

Parmi les ornements extérieurs, il faut encore distinguer les **cris** et **devises**. L'un et l'autre sont inscrits sur des banderoles ou listels. Les cris de guerre (en écossais slughorn ou slogan) qui servaient à rallier ou à exciter les combattants de la même troupe se placent au-dessus de l'écu. Ces cris sont généralement brefs, comme une clameur jetée : par exemple, « Milan, le vaillant » pour les comtes de Milan, « Montjoye Saint-Denis » pour les rois de France, « Saint André » pour les rois d'Ecosse....

Au bas de l'écu se trouve la devise ; elle figure même parfois sur le bord de l'écu. La devise tend à définir les intentions, la profession de foi du détenteur, ses pactes, ses invocations. A titre de curiosité, citons les plus célèbres : « Honni soit qui mal y pense » devise de l'ordre de la jarretière ; « Dieu et mon droit » des rois d'Angleterre ; « Je maintiendrai » des rois de Hollande ; « A.E.I.O.U. - Austria est imperare orbi universo » (il appartient à l'Autriche de commander au monde entier).

*

* *

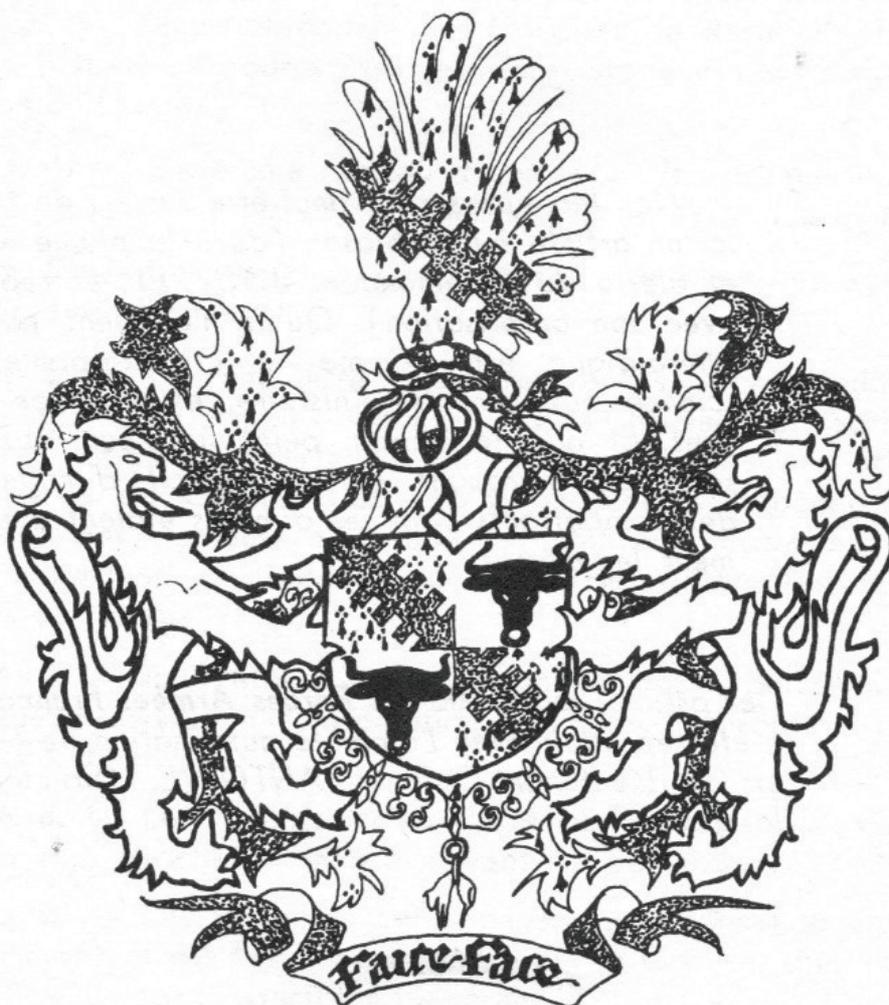
Art et science du symbole, l'Héraldique s'oppose par sa rigueur à l'allégorie romantique. De nombreux pays du monde possèdent leurs blasons. La France n'a pas d'armoiries depuis la chute du Second Empire. Sur un écu peint aux trois couleurs, nous n'avons fait figurer que les deux lettres R et F. C'est peu et c'est dommage, car notre histoire de France est une des plus riches du monde en hauts faits d'armes.



il y en avait sept de roture. C'est ainsi que les marques héréditaires que se transmettaient les humbles générations d'artisans et compagnons seront, elles aussi, supprimées. Bon nombre de nos syndicats d'aujourd'hui sont fiers de s'y référer.

Outre le timbre, divers objets sont représentés en sautoir, sur l'écu. Ce sont les ordres de chevalerie ou les insignes d'une fonction encore appelés **insignes de dignité**. Ces insignes sont personnels et non transmissibles par hérédité.

C'est en sautoir, sur l'écu, qu'apparaîtront à partir du XV^e siècle, les marques distinctives des différents ordres de chevalerie ; l'ordre de la jarretière, le collier de Saint-Michel (1489), le collier du Saint-Esprit (1578) fondé par Henri III, l'ordre de Saint-Louis (1693) fondé par Louis XIV, la toison d'or, ordre d'abord bourguignon puis autrichien et espagnol. Ces anciens ordres seront abolis sous la révolution. Napoléon les remplacera par la Légion d'Honneur. Comme toute autre décoration, celle-ci peut être placée sur les armoiries, en dessous de l'écu.



Ecu orné de timbre à lambrequin, support, collier (toison d'or) et devise

Nous serions très heureux si nous avions pu éveiller dans quelques esprits le goût pour cet art ancien si riche encore de promesses. D'aucuns pensent qu'il est passé de mode. Mais, ce que nous ne savons pas, c'est que nous qui sommes pour la plupart de modeste origine roturière, nous pouvons, nous avons le droit de porter blason. Il n'est pas le privilège de la noblesse. En Suisse, par exemple, pays démocratique par excellence, presque chaque famille a le sien. Aucune démarche officielle n'est à faire hormis celle, très honnête, de s'informer si quelqu'un ne porte pas déjà les mêmes armes, afin de ne lui point faire tort en lui ravissant la distinction. Actuellement, l'usage des armoiries est, selon le droit en vigueur, **licite, libre et relève du domaine privé.**

Chacun peut se faire graver une chevalière à ses armes. Les combinaisons sont d'ailleurs si multiples qu'il est toujours possible de créer ses propres distinctions sans empiéter sur le domaine d'autrui. Tout nouvel évêque n'y manque point.

Chef de Bataillon M. BOUVRET.

Nos lecteurs seront peut-être surpris de trouver ici un article sur le blason (dû à la plume érudite et alerte du Commandant BOUVRET, et reproduit avec son autorisation). Qu'ils n'oublient pas que l'héraldique est, comme la cryptographie, une science auxiliaire de l'histoire, et non des moindres. Et puis le blason, peint sur l'écu, était une sorte de marquant qui permettait d'authentifier des combattants dont les armures étaient passablement les mêmes...

*

Cet article, publié dans « Forces Armées Françaises », a été reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur et du Lieutenant-Colonel ANTOINE, Directeur de la Revue.

